

Les ravages de la guerre en temps de paix

Article paru dans l'édition du 13.10.99

Beyrouth fantôme. De retour d'exil, un réalisateur de trente-neuf ans prospecte les champs de ruines de la capitale libanaise

La guerre du Liban sera-t-elle jamais finie ? Mise en scène dans le « feu de l'action », notamment par Maroun Baghdadi (depuis Petites guerres en 1982 jusqu'à Hors la vie en 1991), elle revient aujourd'hui, près de dix ans après que les armes se sont tues, hanter le cinéma libanais. Sorti exsangue des événements, c'est bien sous ces auspices dévastés que celui-ci semble, sinon renaître de ses cendres, du moins redonner signe de vie, dans le silence inquiétant d'une paix qui n'aura rien résolu des raisons de la guerre.

Cette soudaine efflorescence est le fait d'une jeune génération qui a quitté le pays durant le conflit, et qui y revient aujourd'hui par le biais du cinéma, notamment grâce au soutien d'un pays d'accueil qui se trouve être, par hasard cinématographique pas davantage que politique, la France. Faut-il s'en étonner ? Si l'exil est la douleur de la distance, il est aussi, parfois, la distance nécessaire à la libération de la parole, à la liberté du regard.

Si certains de ces films replongent directement dans les années de guerre, tels West Beyrouth de Ziad Doueri (distribué l'an dernier en France), ou Civilisées de Randa Chahal Sabbag (en salles le 24 novembre prochain), d'autres, moins spectaculaires mais plus ambitieux, délaissent le champ de bataille pour prospecter le champ de ruines de l'après-guerre.

C'est le cas du court métrage très prometteur de Danièle Arbid, Raddem (Démolition, 1998), bientôt diffusé à la télévision (France 2, « Histoires courtes », vendredi 29 octobre, 0 h 35) après une carrière remarquée dans les festivals, c'est aussi celui de Beyrouth fantôme, qui est le premier long métrage d'un réalisateur de trente-neuf ans, Ghassan Salhab. La réussite de ce film tient à la manière dont il prend acte de la spécificité de ce conflit fratricide, en faisant de la partition un motif à la fois constitutif et destructeur du film, à la façon d'un organisme menacé par la division proliférante de ses cellules.

LA LIBANISATION DU FILM

Sa structure même témoigne de ce processus, qui divise l'oeuvre en une partie fictionnelle et une partie documentaire. La fiction a pour cadre le Beyrouth de la fin des années 80, et met en scène le retour, après une absence de dix ans, d'un personnage, Khalil, que tous ses amis tenaient pour mort. Cet homme, qui traîne à mots comptés sa silhouette dans une ville si fragmentée qu'elle en est méconnaissable, est à proprement parler un revenant.

Qu'importe dès lors de savoir si l'on se trouve à l'est ou à l'ouest, qu'importe si Khalil est chrétien ou musulman. Il est surtout le spectre d'une guerre qui ne peut pas finir et le corps fantomatique d'une fiction qui ne va plus de soi, semant par le seul mystère de sa présence le trouble autour de lui. En contrepoint de ce canevas romanesque, la partie documentaire du film est composée, à intervalles réguliers, d'entretiens au cours desquels les acteurs du film, Khalil excepté, témoignent de leur expérience personnelle du conflit.

On y entend des choses très singulières, qui tendraient à prouver que le temps de la guerre, par la nécessité de survie et d'entraide qui le caractérisait, est somme toute préférable à l'état d'indifférence et de stupeur qui l'a suivi. On y entend aussi que la guerre, en chacun, continue silencieusement ses ravages. Ce va-et-vient constant entre fiction et documentaire, personnage et interprète, temps de guerre et temps de paix, le dédoublement qui affecte l'identité du héros, les récurrentes pannes d'électricité, la manière d'installer dans la bande-son ou dans le découpage de l'espace l'omniprésence menaçante du conflit quand tout semble revenu à la normale, sont autant d'éléments qui oeuvrent à une « libanisation » du film qui définit le personnage comme éternel soldat inconnu et le cinéma comme ultime champ de bataille. C'est par là que Beyrouth fantôme, sans autre arme que celle de la mise en scène, atteint sa cible.

JACQUES MANDELBAUM